

Besprechungen

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizer Münzblätter = Gazette numismatique suisse = Gazzetta numismatica svizzera**

Band (Jahr): **60 (2010)**

Heft 238

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jacques Meisssonier (éd.), Monnaies & Jetons. Collection Ernest Bertrand, Dijon: Musée Archéologique de Dijon, 2009, 375 pages, format à l'italienne. ISBN 978-2-19-151283-8.

Bel ouvrage que ce catalogue de la collection Ernest Bertrand acquise *in toto* par la Ville de Dijon en 1999 et qui fait maintenant l'objet de la présente publication. Les excellentes photographies en couleurs des 1221 objets présentés sont dues à François Perrodin, les textes émanent d'un collectif avec Michel Amandry pour les monnaies grecques et qui signe par ailleurs un avant-propos, Jacques Meisssonier, directeur de publication, qui assume la majeure partie de la rédaction avec le monnayage celtique, romain et byzantin, Etienne Cavalié pour les monnaies médiévales et modernes et enfin Michel Popoff pour les jetons. Christian Vernou, directeur du Musée, présente la vie et l'activité du collectionneur.

Les pièces majeures de la collection Bertrand feront l'objet d'une exposition grand public en 2010 au Musée Archéologique, www.dijon.fr/musee-archeologique.

Ernest Bertrand (1869–1937) agent d'assurances établi à Dijon, est passionné depuis l'adolescence par l'archéologie régionale, passion qui lui fait découvrir progressivement la numismatique. Il constitue dès lors une collection généraliste, continuée après lui par son gendre, ayant comme points forts le monnayage celtique, avec un superbe ensemble de 479 pièces, et le monnayage romain républicain et impérial avec 472 pièces. La collection est complétée par des objets des monnayages grec, médiéval et moderne, avec ici des séries intéressantes des Rois de France et des Ducs de Bourgogne, et enfin par des séries de jetons des Etats de Bourgogne, des Maires de Dijon et d'autres provenances.

L'intérêt particulier de la collection réside non seulement dans la qualité de l'ensemble celtique et des nombreuses pièces de relief des autres sections, mais aussi dans le fait qu'une majorité des monnaies celtes et qu'une part importante des monnaies romaines proviennent de trouvailles de la région, de France et de l'étranger. C'est cet intérêt qui a motivé la Ville de Dijon à se porter acquéreur de la collection et à la publier. Il convient ici de féliciter la Ville de cette décision et de saluer de telles initiatives et leur répétition.

La publication est extrêmement plaisante avec son beau format à l'italienne, sa mise en page aérée, la qualité des reproductions en couleurs des pièces, le repérage facile des diverses sections par une bande de couleurs différentes en bas de page.

Chaque section est introduite par un texte clair et concis, imprégné d'un sens certain de la pédagogie, qui présente la démarche du collectionneur dans le choix des pièces acquises, le monnayage de la section et son étude scientifique, les perspectives de recherches apportées par les pièces, les principes de leur classement. Chaque partie est accompagnée d'une bibliographie détaillée, particulièrement fournie pour les monnayages celtique et romain.

Les introductions des parties importantes sont conclues par l'énoncé des ambitions de leur catalogue. Relevons, pour la partie celtique, la plus déterminante de l'ouvrage, l'ambition d'en faire un nouvel ouvrage de référence, d'un niveau égal à celui d'autres publications de collections européennes prestigieuses, et utilisable comme tel par la communauté scientifique, par les collectionneurs et par les simples amateurs.

De fait, la rédaction des catalogues par Jacques Meisssonier et ses co-auteurs est faite avec infiniment de soin et de rigueur: chaque pièce est décrite de manière élaborée avec ses mesures et est accompagnée de ses références bibliographiques propres et de ses indications de provenance, trouvailles et achats, là où elles existent. Ces indications sont elles-mêmes fréquemment accompagnées de commentaires développés qui aident à situer la pièce dans le contexte de sa trouvaille.

Là où l'attribution des pièces à un monnayage ou à une trouvaille, leur datation, la lecture de textes peuvent poser un problème, les auteurs n'hésitent pas à proposer des solutions, en étant conscients que ces dernières feront peut-être débat qui seul fait avancer la science.

Le catalogue de chaque partie est suivi par de précieux tableaux de concordances avec les ouvrages de référence et d'autres indices.

Dans une œuvre aussi accomplie, on peut toujours relever çà et là quelques points sujets à contestation. En voici quelques-uns à notre avis:

- La datation des pièces celtiques est un des principaux problèmes sur lesquels les archéologues et les chercheurs du monnayage celtique hésitent à prendre position en raison de son caractère fluctuant. Des données absolues comme p.ex. «58–52 avant J.-C.» ou «52–27 av.J.-C.» semblent indiquer un degré de précision qui n'existe pas encore. Des indications plus larges, telles que «2^{ème} moitié du 1^{er} siècle» ou «2^{ème} quart du 1^{er} siècle» seraient peut-être préférables.
- Les degrés d'usure sont plus difficiles à évaluer dans le monnayage coulé, d'apparence plus grossier, que dans le monnayage frappé et un degré d'usure 2, comme p.ex les nos. 39–42 du catalogue, n'indique pas forcément une pièce ayant circulé.
- La déclinaison par ateliers du monnayage impérial romain du Bas-Empire (284–395 ap.J.C.) présente l'inconvénient de juxtaposer des pièces qui appartiennent à des systèmes monétaires très différents: des nummi au 1/32 livre côtoient parfois des nummi au 1/192 livre, ou des solidi, ce qui ne facilite pas la compréhension des pièces et des systèmes dans lequel elles se

placent. Une double déclinaison par principales dynasties ou périodes et par ateliers aurait amélioré la signification de cette présentation.

- Les indications sur la composition métallique du monnayage romain tardif ne sont pas toujours absolument exactes: dès Marc-Aurèle jusqu'à sa disparition après 260 ap. J.-C., le monnayage précédemment de laiton devient toujours plus de bronze, par remplacement du zinc par de l'étain et du plomb dans l'alliage, ce qui se remarque bien sur dans la couleur de la pièce. De même, les aureliani pré-réforme et nummi post-réforme de la Tétrarchie jusque vers 348 sont du billon avec un sautage d'argent de plus en plus mince, disparaissant rapidement à la circulation des pièces, et non du bronze.

Ces quelques points et d'autres encore, qui ne méritent pas d'être détaillés ici, n'entament en rien la grande valeur de cet ouvrage que nous avons eu le plaisir d'examiner et auquel nous souhaitons le succès. Nous espérons que son exemple fera date.

Pierre Zanchi

Ewald Hausmann (Bearb.), Sylloge Nummorum Graecorum Deutschland, Sammlung der Universitätsbibliothek Leipzig, 2. Bd., Römische Provinzialprägungen, Addenda und Corrigenda zum 1. Bd., München: Hirmer Verlag GmbH, 2008. [118] S., inkl. 51 Tafeln, € 80.–, ISBN 978-3-7774-4285-3.

Ce volume clôt la publication de la collection des monnaies grecques de la Bibliothèque universitaire de Leipzig, initiée en 1993 par la parution d'un premier volume dévolu aux monnaies grecques autonomes. Ce deuxième tome se compose en fait de deux parties, l'une présentant les monnaies provinciales romaines et l'autre donnant une série d'additions et diverses corrections au volume I. Les deux parties comportent une numérotation séparée, ce qui, à l'usage, risque d'en compliquer la citation.

Les monnaies provinciales romaines sont nettement moins nombreuses que les monnaies grecques autonomes du premier volume. Sans surprise, les émissions alexandrines forment environ un tiers de la collection (n^{os} 401–610). Un deuxième point fort est constitué de monnaies du Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Palestine, Mésopotamie, n^{os} 207–400) au sein duquel les frappes juives occupent une place de choix (n^{os} 326–381). Les cités de l'Asie mineure sont quant à elles représentées de manière très inégale. Si en effet les émissions de la côte ouest forment un petit ensemble assez cohérent, la Pamphylie et la Cilicie sont presque totalement absentes de la collection de Leipzig.

La deuxième partie de ce livre présente une centaine de monnaies grecques autonomes qui n'avaient pas trouvé leur place dans le volume I, soit parce qu'elles n'avaient pu alors

être déterminées, soit parce qu'il s'agit d'acquisitions récentes. D'autres monnaies ont été photographiées à nouveau, dans la mesure où la qualité de l'illustration première laissait à désirer.

Les deux parties de ce volume comportent ensuite une section réservée aux contrefaçons (pl. 35–37, F 1–35 pour les provinciales romaines et pl. 51, F 1–11 pour les monnaies autonomes), ce qui constitue une innovation par rapport à d'autres *Sylloge*. En soi, cette innovation est à saluer, car les contrefaçons ont leur propre histoire, souvent encore mal connue. Dans le cas de Leipzig, les informations relatives à la provenance des pièces n'ont apparemment pu être retrouvées (en tout cas,

elles n'ont été publiées), ce qui ne permet donc pas de dire à quel moment une pièce est entrée dans la collection, ni donc quand elle a pu être réalisée.

Finalement, un petit nombre de pièces (pl. 34, i 1–8 pour les provinciales et pl. 50, i 1–15 pour les autonomes) n'a pu être entièrement déterminé.

Les monnaies de ce volume sont en général bien décrites avec des références adéquates et les photographies sont de bonne qualité. Cette publication permettra assurément de mieux faire connaître la collection de Leipzig qui, bien que pas très vaste, comporte des points forts dignes d'intérêt.

Marguerite Spoerri Butcher

Wolfgang Hahn/Michael Metlich, *Money of the Incipient Byzantine Empire Continued (Justin II–Revolt of the Heraclii, 565–610)* (= MIBEC), Veröffentlichungen des Instituts für Numismatik und Geldgeschichte der Universität Wien, Bd. 13, Wien: Österreichische Forschungsgesellschaft für Numismatik, 2009. 214 Seiten, 41 Abbildungstafeln, 7 Faltafeln (Synoptical Charts), dabei M.A. Metlich, *Coin Identification Program for WIN XP*, € 68.–, ISBN 978-3-9501987-2-0.

Georg Ostrogorsky schrieb 1965 im Vorwort seiner «Geschichte des byzantinischen Staates»: «Die einzigartige Bedeutung des byzantinischen Reiches für die politische und geistige Entwicklung des mittelalterlichen Europas ist der Geschichtswissenschaft erst in jüngster Zeit deutlich geworden.» Einen guten Beitrag zur Kenntnis dieses Staatswesens liefert nun wieder der neue Band des MIBCE genannten Werkes. Die Bürger des byzantinischen Reiches nannten sich immer noch Römer, es gab immer noch römische Staatstradition (die Kodifikation des römischen Rechts war gerade erst erfolgt) und auch eine römische Münzprägung. Es gab eine gut ausgebildete Goldprägung, eine wenn auch schwache Silberprägung zu besonderen Anlässen und vor allem eine reiche Prägung von Bronzemünzen. Diese Münzen waren jetzt durchweg Geld mit eigenem Metallwert. Es gab noch einmal ansehnliche

Stücke, wenn sie auch für grössere Geschäfte in Säcke verpackt und versiegelt werden mussten. Für all diese Prägungen bietet der neue Band der MIBEC zuverlässige Information. Er ist in Aufbau und Ausstattung ähnlich dem inzwischen vergriffenen Band MIBE der Zeit von Anastasius bis Justinian I. Man findet einmal im Text den neuesten Stand der Erforschung der Prägung nach Zeit und Ort, dann eine klare Übersicht über die ganze Prägung in Form der in der Wiener Schule entwickelten Tabellen und reiches Material an Bildern. (Die «ägyptischen Nachprägungen der Phocas-Zeit» MIB II, Tf. 35, Nr. 90 sind wohl zu Recht ausgeschieden, sie werden einer späteren Zeit angehören.) Viele Belege für die einzelnen Prägungen bieten natürlich auch die grossen Sammlungskataloge wie der *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection* (für die in MIBEC behandelte Zeit in Bd. I von 1966 und auch noch in Bd. II von 1968), dazu auch schon Wolfgang Hahns *Moneta Imperii Byzantini* (MIB) Band 2 von 1975 mit deutschem Text. Vergrösserte Bilder mit vielen interessanten Informationen bot auch W. Hahns als Buch zusammengefasste Artikelreihe «Zur Münzprägung des frühbyzantinischen Reiches, Anastasius I. bis Phocas und Heraclius-Revolt, 491–610» von 2005.

Was neu ist und für jeden, der einen PC in Reichweite hat, einigermaßen unentbehrlich, ist die CD des *Coin Identification Program*

mit sämtlichen Bildern. Man kann jetzt alle Münzen in Vergrößerung anschauen und sie mit einigem Geschick über «compare» sogar je zu zweit nebeneinander stellen. Letzteres hilft Ähnlichkeiten oder sogar Stempelgleichheit festzustellen. Besonders wichtig ist die Zuordnung der Münzen zu bestimmten Münzämtern. Da diese oft auf dem Stil beruht, ist man dankbar für das gute Bildmaterial. Entscheidend wichtig wäre auch hier noch mehr gut aufgearbeitetes Fundmaterial. Leider sind zum Beispiel in Sizilien byzantinische Bronzen (im Vergleich zu den schönen Griechenmünzen) wenig geachtet und entsprechend selten mit Fundortangabe dokumentiert. Den Ausgräbern ist zugute zu halten, dass bei den oft mässig erhaltenen Stücken die Bestimmung Mühe macht; gerade dabei kann das MIB-Projekt eine Hilfe sein. Ein Blick auf die Faltafeln erlaubt schnell örtliche und zeitliche Zuordnung, wo Zweifel bleiben, helfen die Bilder. Da das Werk nun auf Englisch vorliegt, kann es überall, sei es in Syrien oder Nordafrika, verwendet werden.

Was die Zuordnung zu den Münzämtern angeht, bringt der Band wichtige Erkenntnisse in der Identifizierung einer «Moneta Militaris Imitativa». Nach Vorarbeiten im ersten Band des Werkes (MIBE S. 72–74) ist hier (S. 8 und bei den einzelnen Kaisern) mehr Klarheit erreicht worden. Die Münzen sind auf Grund ihres besonderen Stils ziemlich eindeutig identifizierbar. Hier wurde für Gebiete, wo es grosse Probleme gab (Kämpfe mit den Langobarden in Italien, mit Awaren und Slawen auf dem Balkan, mit den Persern im Osten), die Versorgung mit Münzgeld gesichert. Zeichen wie CONS, KYZ, NIKO, TES, ROM für einzelne Städte waren bisher zur Feststellung von mangelhaften Prägungen notwendig gewesen, jetzt gelang es offenbar auf andere Weise Ordnung zu schaffen. Alte Zeichen wurden auch für diese Prägungen verwendet, aber nur noch um das gewohnte Bild zu erhalten.

Bewundernswert ist, wie W. Hahn die Goldmünzen in eine vernünftige Ordnung bringt. Ihre diversen Beizeichen und Gewichtstandards (23, 22, 20 Karat), das CONOB auf den Solidi auch in Alexandria und Thessalonica unter Justin II., Carthago, Sizilien, Rom und Ravenna unter Tiberius II. und Mauricius, könnten einen schon verwirren. Schwer in eine Ordnung zu bringen ist offensichtlich die Goldprägung unter Phocas. Von den frühen Solidi

(mit Pendilien an den Schläfen), die in MIB als Nr. 3 und 4 zur hauptstädtischen Prägung gerechnet und die dann Thessalonica zugeordnet waren, gehört tatsächlich wohl nur Nr. 3 dort hin (das H nach AVGG meint eine Indiktionszahl, S. 62), Nr. 4 ist wieder nach Constantinopel zurückgekehrt. Ein Tremissis, bei DOC S. 160, Nr. 17b unter Constantinopel aufgeführt, in MIB II als Nr. 35 nach Carthago gelegt, in MIB III, S. 76 Sizilien zugeordnet, gehört wohl auch nach Thessalonica. Die Solidi mit III, die S. Bendal für Prägungen aus Jerusalem gehalten hat, sind im MIB als Nr. 30 nach Cypern gelegt, jetzt als Produkt der Eastern Military Mint keinem bestimmten Ort mehr zugewiesen. Erinnerung an die 10. Offizin der Hauptstadt, von der aus solche Münzstätten eingerichtet wurden, das Pi steht wohl für *penteteris = quinquennium*. Dem Benutzer des neuen Buches hilft da jeweils nur der Blick in die Faltafeln. In diesem Fall ist die Goldprägung zwar auf zwei Tafeln verteilt, aber die Nummern in den Kreisen sind relativ leicht zu finden.

Bei den Silbermünzen kann man leicht eine kleine aber wichtige Korrektur übersehen. Bei dem Miliarense von Tiberius II. mit dem grossen Christogramm auf dem Revers Tf. 12, Nr. 18 hatte W. Hahn noch 2005 im Feld die Buchstaben T – B für Tiberius gelesen. Jetzt liest er (S. 39 und im Katalog S. 118) wieder (wie DOC S. 269, Nr. 8) die Buchstaben T – P. Er sieht darin einen Hinweis auf das constantinische Siegeszeichen, das *tropaion*. (Dazu kann er jetzt auch ein Exemplar ohne Buchstaben als Nr. N18 abbilden.) Tiberius II. hat nicht umsonst den Namen CONSTANT(invs) als «programmatical throne name» (S. 36) angenommen. Im Gegensatz zu seinem Adoptivvater Justin II. war er nach allem, was wir wissen, ein grosszügiger Herrscher, der bereit war für die Armen im Land zu sorgen.

Bei den vielen erhaltenen Aes-Münzen des 6. Jahrhunderts wird es wohl noch lange Diskussionen über Münzstätten, Offizinen und sogar über die Zuweisung zu bestimmten Herrschern geben. Ich sehe zum Beispiel nicht ganz ein, warum die 5-Nummi-Stücke aus Sizilien mit V und Stern im Kranz von Justinus II. geprägt sein sollen. Das Stück bei MIBEC Tf. 9, Nr. 84 hat nach S. 109 auf dem Avers D N IVSTI-NVS PP. Auf dem Bild ist die Schrift rechts undeutlich; Dumbarton Oaks S. 259, Nr. 209 beschreibt alle 4 in der Sammlung befindlichen Exemplare mit der Legende, die endet:

–TINIPP oder –TINIPPA. Auch ein mir vorliegendes Stück zu 1,90 g hat eindeutig –TINIPP. Das zweite I passt einfach besser zu Justinian I. und der Stil spricht nicht dagegen. Zu beachten ist allerdings, dass den Autoren gar nichts anderes übrig blieb, als die meisten Legenden «idealized» wiederzugeben. Mandenke nur an Folles wie den unter 43a beschriebenen des Justinus II. mit 65 Beizeichen-Varianten und jeweils 3 oder mehr Belegen. Beim Gold ist die Lage etwas besser, aber die Aes-Prägungen haben fast immer unregelmässige Avers-Legenden, da sind Buchstaben retrograd oder liegend, ausgelassen oder vertauscht. Die Beschreibung ist oft «Ansichtssache», man hat mässig erhaltene, schlecht geschriebene oder kaum ausgeprägte Legendenteile vor sich, die man dann mit Hilfe besser erhaltener Münzen zu entziffern versucht.

Immer neue Beizeichen tauchen in den letzten Jahren auf den Halb- und Viertel-Folles Justins II. von Thessalonica auf. Leider sind viele von den Stücken nicht gut ausgeprägt, die Schrötlinge oft eckig, was die Lesung der Zeichen über dem Kreuz auf dem Revers beeinträchtigt. Die Autoren des Bandes haben, wie die Belege zeigen, einiges gefunden, was weitere Nachforschungen empfiehlt. Bei N 68b sieht man zwei Punkte über dem K, bei 71b ebenfalls zwei Punkte am I. Dazu sollte man das Stück 68c des Jahres 3 berücksichtigen, das nicht nur auf dem Avers eine Victoriola auf dem Globus in der Hand des Kaisers zeigt, sondern auch einen deutlichen Punkt vor dem III. Deutlich genug scheint mir solch ein Punkt auch auf dem Stück DOC Tf. LII, Nr. 63.3 mit normalem Frontal-Porträt aber ebenfalls vor dem III. Ich selbst kenne ein Stück ähnlich dem DOC Exemplar aber mit deutlicherem Punkt dieser Art und auch ein Frontal-Porträt-Stück (MIB 68b) mit Punkt vor dem Zeichen für 5. Könnte man da nicht an Offizinszeichen denken?

Eine neue Überlegung lohnt sich auch zur Bedeutung der nomina sacra auf den Halbfolles seit dem Jahr 5 (MIBEC S. 30). Es wird kein Zufall sein, dass sie erst auftauchen, als die Kaiserin Sophia mit auf dem Avers thront. Die Kaiserinnen jener Zeit waren sehr am kirchlichen Leben interessiert. Die Buchstaben sind Anrufungen. Dabei kann M wohl = Maria sein. Dazu passt die zweite Anrufung ΘΚC – Theotokos, Gottesgebälerin. Auch ΘOC – Gott dürfte zusammen mit dem Kreuz Christus als Gott anrufen, der dann auch C – Soter = Heiland und

schliesslich ΦC – Phos, Licht genannt wird. In der Markusliturgie, die vom Ende des 6. Jahrhunderts stammt, wird als zweites Vorbereitungsgebet ein Gebet für den König (was im Osten den Kaiser bedeutet) gesprochen, das beginnt: «Gebietet, Herr, Gott, Vater unseres Herrn, Gottes und Heilandes Jesus Christus, wir flehen und rufen Dich an, bewahre unsern König in Frieden Mannhaftigkeit und Gerechtigkeit. Gott, unterwirf ihm jeden Feind und Gegner, ergreife Speer und Schild und erhebe Dich, ihm zu helfen». Da haben wir auch die beiden Würdetitel Christi: «Gott» und «Heiland». Beim Trisagion wird dann das «Licht» Christi angerufen: «Sende uns jetzt selbst, o Herr, Dein Licht und Deine Wahrheit, erleuchte unsere Geistesaugen zur Erkenntnis Deiner göttlichen Aussprüche.» In der Anaphora wird gedacht «vorzüglich unserer allheiligen, unbefleckten und gepriesenen Herrin, der Gottesgebälerin und immerwährenden Jungfrau Maria».

Bei den kleinen 12-Nummi-Stücken von Alexandria gibt es viele «imitative coins» (S. 55). Beim Münzhändler Scheiner habe ich ein Stück gefunden, das wohl eine weitere Variante der regulären Serie ist. Es hat 3,64 g, die gerade noch lesbare Legende: o m CONSTANTINVS, das Handkreuz vor dem Kaiserkopf und auf dem Revers über der Alex-Signatur zwischen dem I – B das Staurogramm auf einer Kugel über dem kleinen Strich der Stufe. Der Globus ist mir zu gross um nur Zeichnungsmittelpunkt des Graveurs zu sein, wie es im MIBEC von der Nummer 107c heisst. Man verzeihe mir die mögliche theologische Überinterpretation, aber im weitgehend monophysitischen Ägypten scheint mir eine Betonung der Weltherrschaft Christi recht wahrscheinlich.

Die vielen Addenda S. 207–214 zeigen, dass die geduldige Arbeit der Mitarbeiter am Institut für Numismatik und vor allem auch das eifrige Suchen von Sammlern beitragen kann zur Erweiterung der Materialbasis und der weiteren Erforschung der Münzprägung des 6. Jahrhunderts. Was die Sammler angeht, können sie bei den Auktionshäusern und auf Börsen immer noch gute Einzelmünzen und Münzlots zu erschwinglichen Preisen finden. Der Stil der Münzen ist nicht immer «klassisch», aber doch eindrucksvoll. Für die zweite Hälfte des Jahrhunderts mit ihren vielen Katastrophen, der Regierung eines «gestörten» («der *paraphora* verfallenen») Justin II., des